NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 Nº 9 1926

Le Bienheureux Juan de Avila et les Jésuites espagnols (2)

J.M. DE BUCK (s.j.)

p. 674 - 684

https://www.nrt.be/it/articoli/le-bienheureux-juan-de-avila-et-les-jesuites-espagnols-2-3209

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Bienheureux Juan de Avila et les Jésuites espagnols

(Suite)

Les disciples Jésuites d'Avila.

Les relations constantes qui unissaient les fils spirituels du Bienheureux et les Jésuites d'Andalousie, leur action coordonnée en vue d'une fin identique, ne suffisent pas à expliquer toutes seules l'exode des « avilinistes » vers la Compagnie de Jésus. On peut y voir un effet bien plutôt qu'une cause. Pour comprendre ce mouvement, à première vue étrange, il n'est pas inutile de le replacer dans le cadre concret où évolue la société religieuse de l'époque.

L'idée qui détermina un Cordoba, un Guzman, un Ramirez à solliciter leur admission dans un collège de Jésuites ne diffère pas en somme de celle qui poussa Charles-Quint à s'enfermer à Yuste, Philippe II à résider à l'Escorial, François de Borgia à renoncer au monde, et Sancha Carillo à devenir la pénitente que l'on sait. Cette immigration n'est qu'un premier effet de cette renaissance de l'esprit religieux provoquée par la prédication d'Avila et de Daza, par la réforme des monastères et la création d'Ordres nouveaux, par l'immense lassitude morale que causa l'abus de la richesse, du luxe et des plaisirs. Ajoutez à cela l'heureuse contagion de l'exemple et la vogue inhérente à ces sacrifices héroïques. Qui peut dire, en effet, le retentissement que trouve l'exemple salutaire de cette Catherine de Cardona, qui, gouvernante de Don Carlos et de Juan d'Autriche, quitta subitement la Cour, s'enfuit dans une solitude voisine, vécut comme un fauve dans son antre et défendit qu'on l'appelât autrement que la *Picadora*.

Francisco de Borja, duc de Gandie et Pedro de Ahumada sont, chacun dans leur genre, des types assez parfaits de cette violence héroïque.

Tous les disciples d'Avila ne procédèrent pas, il est vrai, avec cette soudaineté. L'esprit souffle où il veut. Lorsque certaines âmes se sentaient appelées invinciblement à ces voies extraordinaires, tel François de Borja, tel Juan de Dios, telle encore Sancha Carillo, Avila avait le bon sens et la rare prudence surnaturelle de les suivre plutôt que de les précéder. S'il fut donc, en ce sens, un des maîtres de la vie mystique, il le fut — d'avantage encore peut-être — des voies ordinaires. Sa gloire véritable est d'avoir aiguillé des âmes nombreuses, hésitantes ou perplexes, de les avoir rassurées et incitées par ses conseils à choisir et à embrasser l'état de vie qui leur convenait, à elles, exactement.

Par son éloquence qu'il avait solide et dogmatique — paulinienne affirme Luis de Grenade —, par ses lettres qui sont des chefs-d'œuvre d'un rare bon sens et que l'on a pu comparer à celles de saint François de Sales, il conquiert à la vie religieuse un nombre considérable d'âmes hésitantes et timorées.

Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de les dénombrer ici et de détailler leurs œuvres. Les renseignements qu'elles nous donnent sur la patiente et très prudente conduite d'Avila nous dévoileront la qualité très rare de cet apostolat qui prit le meilleur de son temps, nous voulons dire la direction spirituelle.

Si nous écartons délibérément Jean de Dieu, François de Borja et Sancha Carillo, qui, à eux seuls, demanderaient une étude spéciale, nous verrons la vertu d'Avila se réfracter en une foule de saintes âmes, qui gravitèrent autour de lui, bénéficièrent de sa sollicitude, vécurent de sa vie et de son exemple. Peut-être pensait-il à cette foule qui attendait de lui la parole qui éclaire et réconforte, lorsqu'il écrivit cette lettre où se trouvent comptées, une à une, les mille peines, les travaux incessants que l'égoïsme inconscient des âmes impose au directeur.

Ce que nous avons dit de lui, suffira, pensons-nous à faire entendre pourquoi beaucoup de ses disciples quittèrent le monde et le clergé séculier pour la vie religieuse. L'identité d'idéal, la fréquence et la cordialité des relations,

le désir de coopérer à la diffusion de l'Ordre nouveau, les avances mêmes de saint Ignace, l'appui réel et constant qu'il trouvait quotidiennement chez les « Avilinistes », la solidité de leur formation sacerdotale, l'esprit apostolique et conquérant que leur avait inculqué Juan de Avila, sont des motifs trop évidents pour qu'ils ne soient pas mentionnés en tout premier lieu.

Quel est celui d'entre eux qui ne trouva pas dans la Compagnie le parfait épanouissement de sa personnalité surnaturelle? Saint Ignace, d'ailleurs, très fin psychologue, grand connaisseur d'hommes et habile administrateur, savait apprécier leur mérite et se plaisait à leur confier les charges les plus importantes et les ministères les plus épineux.

Un des plus célèbres d'entre eux est certes cet Antonio de Cordoba, grand seigneur et très humble religieux, qui, nous l'avons vu, s'assigna comme tâche de fonder deux Collèges en Andalousie (1). Jean de Avila avait lui-même dirigé sa vocation. C'est sur son conseil exprès qu'il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il lui écrivit à cet effet deux lettres demeurées célèbres ; la première de Cordoue, le 8 novembre 1550, et la seconde, le 16 juin 1552, de Montille. Antonio de Cordoba, rejoignit donc à Oñate saint François de Borgia et fit les *Exercices* sous sa direction.

Ordonné prêtre le 31 mai 1553, il fut nommé Recteur du Collège de Cordoue qu'il venait de fonder. Il refusa ce rectorat pour demander et obtenir une classe de grammaire.

Il est superflu d'énumerer ici tous les détails de sa longue carrière. Son rôle principal fut d'être l'intermédiaire — on pourrait dire « attitré » — entre Juan de Avila et saint Ignace de Loyola.

Il mourut à Oropesa en 1566.

---

(1) Voyez ASTRAIN. *Op. cit.*, I-II-III-IV, passim et surtout I, p. 319. MON. HIST. S. I. passim. *Chron. S. I.* et NIEREMBERG : *Varones ilustres de la Comp. de Jésus*, 2ª ed. T. VIII Andalucia y Bergon. Bilbao, 1891, p. 17 sv.

Que l'influence du Bienheurenx continuât à s'exercer sur ses disciples, après leur entrée en religion, nul ne le pourrait sainement contester. Chose normale, à vrai dire, si l'on songe à l'emprise extraordinaire qu'il a su prendre sur ces âmes d'élite. Il leur avait inculqué le désir de l'action surnaturelle et le goût de la prédication, non pas tant qu'il souhaitât les voir tous entrer dans la carrière qu'il avait lui-même si brillamment suivie, mais parce qu'il leur avait fait comprendre l'effroyable indigence doctrinale des populations andalouses.

Diego de Guzman, deuxième fils du Comte de Bailen, et Gaspar Loarte incarnèrent d'une façon saisissante la véritable tradition avilienne et son plus pur esprit. Au dire du Père Astrain, ils furent avec Antonio de Cordoba « les plus célèbres prédicateurs que la Compagnie eut en Espagne au XVI[e] siècle » (1).

Guzman, s'étant confessé tout jeune au Maître Avila, lui resta fidèle toute sa vie. Ses études universitaires terminées, il partit avec son ami Gaspar Loarte évangéliser les villes et les bourgades d'Andalousie.

« L'an 1552 le saint Maître Avila apprit que saint François de Borja s'était rendu de Rome à Oñate, en Biscaye, d'où ses vertus rayonnaient sur l'Espagne entière. En ce temps-là, l'évêque de Calahorra, le D[r] Bernal de Lugo, dépêcha un de ses neveux, homme de grande vertu, au Père Maître de Avila, pour qu'il lui envoyât quelques-uns de ses disciples dans le dessein de les faire prêcher par tout son diocèse qui était très grand.

» Le vénérable Maître Avila indiqua, pour remplir cette mission si importante, D. Diego de Guzman et le D[r] Loarte, les envoyant tout d'abord avec des lettres de recommandation à saint François de Borja, pour qu'il leur donnât les *Exercices*. Ils résolurent alors d'entrer dans la Compagnie. Le saint duc les reçut avec grande bonté et amour et après

(1) A. ASTRAIN. *Op. cit.*, I, p. 333 note 2, et RIBADENEYRA. *Hist. de la Assist. de España*, lib. III, c. 15.

peu de mois les envoya à l'évêque qui insistait pour les avoir » (1).

Guzman prêcha dans les diocèses de Jaen, de Cordoue, Malaga, Séville et Grenade, de Salamanque où il fit ses études, de Calahorra, Burgos, Pampelune et de Badajoz. On le rencontre en Italie, à Rome, à Naples, à Florence et dans la Marche d'Ancône (2).

Il mourut dans la maison professe de Rome, le 8 mai 1608. Luis de Grenade dit de lui avec raison « que selon la chair il était fils du comte de Bailen, selon l'esprit, du P. Avila »(3). Quant à Loarte, il fut recteur de plusieurs Collèges, en Italie. Il fit partie de la Congrégation Générale qui élut saint François de Borja. Il mourut au Collège de Valence en 1598.

Dans cette rapide revue des principaux disciples jésuites d'Avila nous ne pouvons passer sous silence le nom de Juan Ramirez (4). Mieux que Guzman, mieux que Loarte ou que Cordoba, il reflète la personnalité du Bienheureux (5). Religieux et prédicateur, il garda l'empreinte qu'il lui avait donnée. Son éloquence, en effet, est de ce type populaire, familier et immédiat qu'affectionnait le grand missionnaire. Avec son maître Avila, avec G. Daza, il est le grand orateur de son époque.

Et notons qu'il avait de qui tenir. Son aïeule était cette « Béatriz Ramirez, secrétaire de la Reine catholique Doña Isabella, qui, pour sa connaissance approfondie de la langue latine, fut appelée *la Latina* ».

Consultant un jour le Maître Avila au sujet de sa vocation qui le laissait perplexe et hésitant, celui-ci lui répondit catégoriquement *Entraos en la Compañia*. Saint François

(1) NIEREMBERG. *Op. cit.*, T. VII, Andalucia y Aragon, p. 99.

(2) Id., *ibid.*, p. 101.

(3) Cité dans NIEREMBERG. *Op. cit., loc. cit.*, p. 104.

(4) ASTRAIN. *Op. cit., loc. cit.*, passim et surtout II, p. 511-512. MON. HIST. s. I., VI, p. 507. *Chron. Soc.*, 1556. NIEREMBERG. *Op. cit., loc. cit.*, T. VIII, Toledo, p. 154 sq.

(5) Voyez à ce sujet le témoignage de Grenade dans la vie d'Avila. Cité dans NIEREMBERG, *op. cit., loc. cit.*, p. 163.

de Borja l'admit et il commença son noviciat à Alcala, avec le Dr Avellaneda, ancien Recteur de l'Université d'Osana. Il prêcha en Espagne, au Portugal, en Andalousie, en Castille, à Tolède.

« Le nombre d'étudiants qui, grâce à sa prédication, entrèrent en religion, est incroyable. Parmi eux, l'on en compte un qui en vaut beaucoup d'autres, le Dr Francisco Suarez, qui avouait qu'en une seule année que prêcha le serviteur de Dieu, ceux qui quittèrent l'Université pour entrer en religion furent au nombre de cinq cents (1). »

« A Alcala, les professeurs devenaient ses disciples, et, grâce à lui, les docteurs entraient en religion (2). »

Il mourut, après quarante années d'apostolat, le 4 avril 1586.

L'Avilinisme et ses conséquences.

Les disciples d'Avila firent en général d'excellents religieux. Il n'est que de citer les plus illustres d'entre eux pour s'en convaincre : Francisco Gomez, Alonso de Barcena, Diego de Valdivia, Hernan Nuñez, Alonso de Molina, Suarez, Juan Diaz.

Que l'exode dont nous avons parlé n'eût cependant pas apporté quelque souci au Fondateur des Jésuites, et n'eût pris à ses yeux quelque apparence d'invasion, il serait téméraire de le nier. Mais qu'il eût ce caractère de crise aigüe et presque de danger public que semblaient prédire et constater les contemporains, nous nous refusons à l'admettre.

Peut-être la vérité gît-elle tout entière en cette simple affirmation, d'ailleurs évidente : les disciples d'Avila, pour la plupart pieux laïcs, prêtres séculiers, docteurs ou professeurs d'université, n'étaient pas engagés dans l'état religieux proprement dit. Ils étaient de ces « spirituels », qui, pour leur compte personnel, et sous la direction d'un séculier qui n'était pas leur véritable supérieur — encore

(1) NIEREMBERG. *Op. cit., loc. cit.*, p. 163.
(2) Id., *Ibid.*

qu'il eût pris sur eux un ascendant moral très considérable — se livraient aux exercices variés que supposent l'entraînement ascétique et le désir sérieux de la perfection. Saint Ignace les avait parfaitement jugés lorsqu'il les définissait *homines suo modo spirituales*.

Il est aisé de reconstituer, grâce aux lettres et aux sermons de Juan de Avila, les lignes maîtresses, les traits originaux de cette formation : prière vocale et oraison méthodique, l'une et l'autre quotidiennes ; mortification raisonnable, compatible avec le devoir d'état et le ministère apostolique ; union à Dieu par la prière jaculatoire, l'élan du cœur, et le silence intérieur ; prudence extrême, détachement parfait dans les rapports avec le prochain ; amour personnel du Christ, Auteur et Consommateur de toute sainteté ; désir pratique de l'extension de son règne par l'exemple efficace, la prédication et l'administration des sacrements. Telle est, dans ses grandes lignes, la physionomie propre de la spiritualité avilienne. Parfaitement équilibrée, judicieuse, fondée en raison, dogmatique et *paulinienne*, cette mentalité s'insère parfaitement dans le cadre de la tradition ascétique chrétienne (1).

Saint Ignace ne laissait pas que de s'inquiéter cependant d'une certaine divergence d'esprit irréductible entre les disciples d'Avila et les siens. Ses successeurs crurent devoir sévir contre elle. Elle résidait, disait-on, dans une sorte d'indépendance de pensée, une quasi-impatience de tout contrôle, une défiance des supérieurs qui auraient fini par saper la base de l'Institut nouveau qui n'est autre que l'obéissance intégrale, la parfaite subordination de l'inférieur au supérieur.

---

(1) M. J. Baruzi, *op. cit., loc. cit.*, définit ainsi la spiritualité d'Avila, d'après ses lettres de direction, réunies dans son célèbre *Epistolario Espiritual* : « ... effort pour se libérer d'autrui dans la vie religieuse..., le souci de ne jamais joindre la pratique eucharistique à une pureté intérieure insuffisante, le souci aussi de limiter cette pratique même, en repoussant à cet égard toute sensualité religieuse, l'effroi enfin devant la grandeur du sacerdoce ».

Les disciples d'Avila, n'étant pas religieux, n'avaient donc pas été entrainés à cette discipline de la volonté, et à cette plénière abnégation de jugement. Malgré leur bonne volonté il en restait quelques traces que l'on crut indélébiles et qu'on exagéra.

Quant à saint Ignace, — et son jugement n'est pas dépourvu d'autorité en la matière — il leur témoigna toujours la plus large confiance (1). Bien plus, il prit nettement parti pour les « Avilinistes » que le P. Araoz voulait exclure de la Compagnie : « *Homines suo modo spirituales, et qui alio a societate lacte enutriti fuerant, non facile ad Societatis Institutum sese accommodare posse, Patri Araoz videbatur, quales erant Magistri Avilae discipuli; et P. quidem Ignatius difficultatem agnovit non exiguam; sed non propterea eos excludendos censebat, qui temporis successu sese ad Instituti normam accomodare, vel a Societate dimitti poterunt* » (2).

Aussi ne craint-il pas, dès l'année 1550, d'en accepter un grand nombre.

Mais saint Ignace disparu, parvinrent à Rome, sous le Généralat du P. Laynez, des plaintes au sujet d'un « esprit nouveau » qui altérait l'authentique conception ignatienne. Le Général écrivit donc à plusieurs pères espagnols — entre autres au P. Antonio de Cordoba — pour se renseigner au sujet du « rigorisme excessif » et de la nouvelle mentalité spirituelle qui sévissait en Espagne.

Le Père Antonio de Cordoba répondit au Général le 9 mars 1560. Il accusait le P. Bustamante de ténacité dans ses idées, conseillait d'envoyer des visiteurs en Espagne, et insinuait que le Maître Avila serait déjà dans la Compagnie sans cet « esprit étranger » qui y règnait quelque temps (3).

---

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut, au sujet d'Antonio de Cordoba, de Ramirez, de Loarte, et « *otro tales* ». Voyez en outre : Mon. Hist. s. I., II, p. 123 ; *Chron. Soc.* 1550.

(2) Mon. Hist. s. I., III, p. 371, *Chron. Soc.* 1553.

(3) A. Astrain. *Op. cit.*, II, p. 451.

Or, tout le monde sait que Bustamante ne fut jamais disciple d'Avila.

Quoi qu'il en soit, les mêmes difficultés intérieures se représentèrent. L'esprit nouveau inauguré par Bustamante en Andalousie reprit le dessus en 1576, c'est-à-dire sept ans après la mort du Bienheureux.

Selon le P. Astrain, il peut se définir ainsi : « Une grande observance extérieure, et pour l'esprit, peu de vie et d'élan ; une grande symétrie, une grande régularité, une grande rigidité au dehors, et, avec cela, peu d'amour, peu d'expansion entre supérieurs et inférieurs ; un grand désir d'éviter tout manquement, mais peu d'enthousiasme pour promouvoir les vertus et les bonnes œuvres » (1). Rigidité extérieure, relâche intérieure, telles sont les deux notes de cet esprit que l'on nomme, on ne voit pas bien pourquoi, l'*Avilinisme*.

Est-ce parce que quelques-uns de ces rigoristes furent disciples d'Avila ? Rigoriste, Avila ne le fut jamais. Son *Epistolario* qui est à coup sûr le document où se reflète le mieux sa pensée intime, puisqu'il est une collection de lettres destinées à n'être pas publiées, pourrait, si on le voulait, être cité tout entier pour démontrer le contraire.

Citons donc, en guise de conclusion, ce jugement du P. Astrain : « Nous ne voyons pas bien la raison qui fit attribuer à ce saint homme les misères de ses disciples, puisque, ni dans ses écrits, ni dans les faits et gestes du célèbre Maître n'apparaît cet esprit singulier qu'introduisit en nos maisons d'Andalousie le P. Bustamante » (2).

La mort de Juan de Avila.

Luis de Grenade, disciple et confident du Bienheureux a laissé sur les derniers moments de son Maître des détails touchants. On y verra à maints endroits l'amour sincère que celui-ci portait à cet Ordre dont il eût tant désiré faire partie. La maladie qui l'en avait empêché, n'empêcha pas

(1) A. ASTRAIN. *Op. cit.*, III, p. 75.
(2) A. ASTRAIN. *Op. cit.*, III, p. 75. note 1.

cependant de proclamer qu'il voulait pour dernière demeure le collège des Jésuites à Montilla. Il refusa donc la sépulture que la marquise de Priego lui offrit au couvent des Clarisses.

On l'enterra donc en l'église de ce Collège qu'il avait fondé et donné à la Compagnie, dans la « Capilla Mayor » qui est celle des Marquis de Priego, et l'on grava sur son tombeau érigé du côté de l'Évangile, cette inscription composée par le P. Geronimo Lopez :

Magistro
Joanni Avilae, Patri Optimo, Viro
integerrimo, Deique amantissimo, filii eius
in Xhristo p.

Magni Avilae cineres, venerabilis ossa magistri,
Salvete, extremum condita ad usque diem.
Salve dive pater, pleno cui flumine caelum
Affluxit, largo cui pluit imbre Deus.
Caeli rore satur, quae mens tua severat nitus,
Mille duplo retulit foenore pinguis ager
Quas Tagus, ac Bactis, quas singilis alluit oras,
Ore tuo X^um buccina personuit.
Te patrii cives, te consulturus adibat
Advena : tu terris numinis instar eras.
Quantum nitebaris humi reptare pusillus,
Tantum provexit te Deus astra super.
Ipse lectori
Avila mi nomen, terra hospita, patria caelum.
Quaeris quo functus munere ? messor eram.
Venerat ad canos falx indefessa seniles
Quae X^o segetes messuit innumeras (1).

Avila fait figure de patriarche. Sa longue vie laborieuse, son immense amour des âmes, la recherche passionnée du Christ qui consuma ses forces, sa mort paisible, son per-

(1) Luis de GRENADA, *op. cit., lec. cit.*, p. 673.

pétuel dévouement à la double cause de l'Église et de l'Ordre que Dieu suscita pour la défendre, font de lui ce bon ouvrier dont parle son épitaphe. Cette même métaphore, Jésus-Christ l'employait pour désigner le juste qu'accable le poids du jour, mais que le Père de famille accueille et récompense au soir des grands labeurs (1).

J. De Buck, s. i.